

The White Crow En liberté surveillée

Yves Laberge

Numéro 319, juin 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

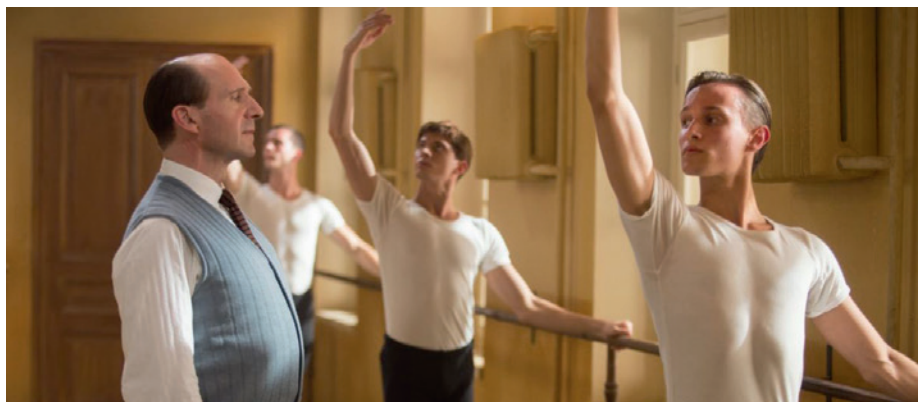
Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2019). Compte rendu de [The White Crow : en liberté surveillée]. *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 18–18.

The White Crow

En liberté surveillée

YVES LABERGE



—
Un travail acharné pour réussir à se surpasser

NOUREEV

Origine : Grande-Bretagne / France
Année : 2018
Durée : 2 h 07
Réalisation : Ralph Fiennes
Scénario : David Hare, d'après le livre *Nureyev: The Life* de Julie Kavanagh
Images : Mike Eley
Montage : Barney Pilling
Musique : Ilan Eshkeri et autres compositeurs
Son : Yves-Marie Omnes, Kasper Pedersen, Paul Carter, Olivier Guillaume
Décors : Camille Bougon-Pigneul et Christelle Maisonneuve
Direction artistique : Anne Seibel
Costumes : Madeline Fontaine
Chorégraphies : Johan Kobborg
Interprètes : Oleg Ivenko (Rudolf Nureyev), Adèle Exarchopoulos (Clara Saint), Chulpan Khamatova (Xenia Jurgenson), Ralph Fiennes (Alexander Ivanovich Pushkine), Maksimilian Grigoriyev (Nureyev à 8 ans), Sergei Polunin (Yuri Soloviev)
Producteur(s) : Carolyn Marks Blackwood, François Ivernel, Andrew Levitas *et al.*
DistriIBUTEUR : Métropole Films

CETTE SECONDE biographie filmée sur la vie de Rudolf Nureyev (1938-1993) s'ajoute à des documentaires et des ballets filmés réédités en DVD ou sur Blu-ray (en anglais, on orthographe son nom «Nureyev»). À 24 ans, Nureyev avait déjà révolutionné la danse classique par son talent, son audace, son androgynie, sa détermination et son énergie. Centré sur la première visite du futur chorégraphe à Paris, en 1961, le scénario de David Hare présente de manière équilibrée la vie de l'artiste soviétique, partagée entre la danse et des moments plus privés, en faisant valoir son culte de la beauté et de la grâce, tout en évitant l'idéalisation d'un personnage parfois égoïste, égocentriste, intransigeant et même cassant. Mais, même s'il se concentre sur ces quelques semaines passées à Paris, *The White Crow* ne s'interdit pas les retours en arrière, nous permettant de comprendre par des souvenirs d'un père manquant les excès et les insuffisances dans la personnalité du jeune Nureyev. Le recours à des teintes proches du noir et blanc pour évoquer — sans sombrer pour autant dans le pathos — les traumatismes de l'enfance est particulièrement heureux, dans des scènes faisant judicieusement l'économie de dialogues qui seraient superflus. Ralph Fiennes fait souvent le choix intelligent d'éviter les échanges trop bavards devant l'évidence ou la plénitude d'une situation. Par ailleurs, l'homosexualité et la bisexualité de Nureyev sont inévitablement évoquées, tout en laissant place à une part d'ombre. La mise en scène et le travail de la caméra sont de main de maître : en dépit de leur brièveté, les scènes de ballet pourront faire aimer la danse classique aux néophytes tout en montrant la nécessité du travail acharné pour réussir et se surpasser. On voit bien qu'à ses débuts, Nureyev n'était pas un génie de la danse, en dépit

de son potentiel et de sa détermination. En toile de fond, on revit les obsessions et la paranoïa propres à la guerre froide, mais aussi la sensation exaltante pour un jeune Soviétique de découvrir la magnificence de la vie parisienne. Homme cultivé et sensible, Nureyev savait reconnaître et apprécier diversement les icônes du Louvre, les ponts sur la Seine, les boîtes de nuit de Saint-Germain-des-Prés; on comprend bien qu'avant même de toucher le sol français, il connaissait déjà certains de ces chefs-d'œuvre et s'était préparé avant d'aller les contempler.

Oleg Ivenko personnifie merveilleusement Nureyev, et le réalisateur Ralph Fiennes joue une interprétation judicieusement sobre du professeur de danse du jeune protagoniste. Les principaux rôles féminins (l'épouse du professeur de danse, la danseuse qui «choisit» Nureyev) sont aussi très justes. On reprochera aux producteurs le choix du titre — incomplet — (qui ne contient pas le nom de Nureyev) et quelques plans trop brefs ou trop saccadés dans certaines séquences, par exemple durant les répétitions, ou lors de l'évocation de la naissance du danseur — survenue inopinément dans un wagon du Transsibérien! De plus, certains passages se déroulant dans le Paris des années 1960 manquent de réalisme et auraient dû être tournés directement en français, et non en anglais. Autre anachronisme : dans une séquence se passant au bureau de la police de l'aéroport du Bourget, on aperçoit au mur une carte de l'Europe en anglais, alors qu'à cette époque en France, il était inconcevable que l'on trouve une carte qui ne soit pas en français. Sur le plan visuel, les teintes des décors et la pureté des éclairages sont particulièrement réussies, tout comme le choix de la musique, avec une trame originale composée par Ilan Eshkeri et des extraits des opéras de Tchaïkovski — on l'annonce chez Deutsche Grammophon.

Incontestablement, *The White Crow* restera le plus beau film britannique de cette année. Fort heureusement, il a été projeté au Québec dans une version en anglais et en russe (et quelques répliques en français) avec sous-titres français. Pour maximiser son visionnement, il est préférable de ne rien lire sur ce film ou sur Nureyev, car la progression des événements est particulièrement réussie. Et même les résumés du film rédigés par les distributeurs en disent beaucoup trop, révélant même le dénouement. ▲